Document généré le 4 juin 2025 06:39

XYZ. La revue de la nouvelle

La dame du

Bertrand Bergeron

Numéro 8, hiver 1986

URI : https://id.erudit.org/iderudit/2737ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bergeron, B. (1986). La dame du. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (8), 15–18.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Bertrand Bergeron

La dame du

Ce mot, ils l'utilisaient entre eux, à la dérobée. Devant elle, ils disaient madame, aussi bien à la réception que dans l'ascenseur, le chasseur qui porte la valise puis ressort de la chambre, merci bien madame, chacun qui se sert du mot madame en sa présence, mais sitôt qu'elle ne les entend plus, elle devient la dame du mercredi ou la dame du 421. Entre eux, elle devient une autre personne, une femme dont on connaît certaines habitudes, les mercredis, cette insistance pour obtenir une chambre en particulier, la même chaque fois, vous serez gentil. Et pourtant, les fenêtres du 421 donnent à l'ouest, une vue terne, quelconque, un choix qu'en apparence, rien ne saurait expliquer. Est-ce pour cette raison qu'entre eux, elle devient justement cette désignation, la dame, trois sons familiers, banals, un peu comme si ce mot, son côté vaguement péjoratif, il y aurait dans ce mot une sorte de vengeance diffuse, un pendant à l'énigme, à ce qui résiste, échappe aux potins, une femme dont on sait les mercredis, elle demande le 421 chaque fois, elle ne s'explique pas là-dessus, comme on sait maintenant que si le 421 est déjà occupé, on voit bien qu'elle est déçue, elle prendra tout de même une autre chambre, n'importe laquelle alors, si bien que le mercredi, depuis quelque temps, on ne propose plus jamais le 421 à quelqu'un d'autre, une sorte de délicatesse en contrepartie de ce mot qu'ils ont lorsqu'ils parlent d'elle, la dame du.

Il est vraisemblable d'imaginer qu'elle ignore tout de

cette habitude langagière, pareille idée ne l'ayant pas même effleurée. Elle songerait plutôt au rituel de l'entrée en chambre, la démarche, les gestes, le regard soucieux, tout de la façon pensive. Une fois que le chasseur aurait refermé, elle se rendrait à la fenêtre, elle regarderait par la fenêtre, regrettant de s'être ainsi entêtée à prendre la même chambre alors que la vue à l'est, pour la même somme, exactement pour la même somme. Elle en serait déjà à se demander si le mercredi suivant, elle se permettrait enfin une entorse à cette habitude, ignorant encore, cette fois comme les fois précédentes, si ce serait la dernière location dans cet hôtel, si elle s'autoriserait encore semblable dépense. C'est pour cette raison qu'elle préférerait s'éloigner de la fenêtre, mettre sa valise à plat sur le porte-bagages, l'ouvrir et ranger ses effets dans la commode, si peu d'effets qu'elle parvient à les placer tous dans un seul tiroir. Voilà pourquoi la valise est aussi légère. Il s'agit exclusivement de vêtements, peu de vêtements en fait, du linge de rechange, rien n'indique qu'on y aura recours. Un chemisier de tricot fin, pâle, une jupe à plis qui fait démodé, mais pas suffisamment, des bas de soie comme on en trouve partout, sait-on jamais, puis des sous-vêtements, c'est précisément à ce moment qu'on accordera le plus grand soin au rangement, un slip et un soutien-gorge, simples, blancs, en tous points identiques à ceux que l'on porte en ce moment même, il est facile de s'en assurer. Aussi, posément, la voici qui défait les boutons du chemisier, la ceinture de la jupe, les bas-culottes glissent sur le tapis. Dans toutes les chambres, les glaces sont les mêmes, c'est-à-dire que celle-ci ne donne à voir rien de particulier. Elle renvoie le grain, les teintes, les lignes, avant même qu'on se défasse des slip et soutien-gorge, avant comme après, aussi bien. D'ailleurs, plus on est nue, plus il vous vient à l'esprit des images reliées au corps, à la manière de pièces usées, les épaules voûtées au-dessus d'un évier ou les reins cambrés près d'un seau à eau ou les chevilles attachées à des étriers, juste avant qu'on vous annonce c'est une fille, ou un homme qui vous dit et si

l'on essayait de cette manière. Non pas que le miroir raconte vraiment ces choses, mais il est si facile de les lire dans la glace, on prend la mesure des teintes et des lignes, il s'agit d'effets, de traces, l'histoire à même la surface. La glace deviendrait une sorte d'alibi, on saurait ce qui nous a amenée dans cette chambre, malgré le coût de la location, une folie hebdomadaire, un rituel aussi léger que dément, ne serait-ce que la tranquillité de cette chambre, le calme et deux ou trois certitudes, le téléphone ne sonnera pas avant demain matin et, pendant quelques heures, rien du rituel des familles ne tentera d'user un peu plus un morceau de corps. Exactement comme s'il fallait justifier à ses propres yeux une dépense, la ponctuelle fugue vers une chambre, une glace, la nudité deviendrait maintenant superflue, excessive. Autant se rhabiller, quitte, par la suite, à marcher de long en large ou à lire ou à s'asseoir devant le téléviseur en attendant l'heure du dîner. Car jusqu'au lendemain, rien ne surviendra plus qui importe vraiment.

J'entends par là que le lendemain, au moment où la réception lui passerait un coup de fil à l'heure convenue, elle serait déjà éveillée, question d'habitude, le corps plié aux horaires fixes. Du charme de la veille, il ne resterait plus rien. On entrerait alors dans une période où renoncer s'imposerait, où il faudrait, à regret, se rendre à l'autre rituel, celui des vêtements qu'on passe, de la coiffure à refaire, de la valise et de l'ascenseur à l'heure où le personnel chuchotte en s'affairant, utilisant des mots auxquels on n'accorde pas la moindre importance, ni maintenant ni au moment de régler la note,le hall presque désert, c'est comme si l'on savait ces rues par coeur, un trajet qui ne représente plus rien, on est devant chez soi avant même d'y avoir songé. Comme chaque fois, on cherche le jeu de clés dans son sac à main, on ouvre, on referme derrière soi. Alors, comme chaque jeudi matin, une sorte de dégoût s'empare de soi et, avant même de défaire sa valise, on songe à prendre d'abord une douche. C'est comme si cela s'avérait urgent, car on n'attend même pas d'être rendue

dans la salle de bains pour se déshabiller, une sorte de rage, on laisse tomber ses vêtements par terre, un peu n'importe où dans le studio, en plein centre, là où se trouve le lit minuscule qui n'est pas défait, entre le lit et le fauteuil, quelques meubles seulement et pourtant, on dirait qu'il y en a trop pour un espace aussi réduit — heureusement qu'on y vit seule — et, même si l'on est nue, même si le trajet jusqu'à la douche, une sorte de dégoût vous vient à la bouche comme s'imprègne de sueur un vêtement, avec des mots par lesquels vous seule vous désignez vous-même, devant la glace de la salle de bains, un arrêt avant de se résoudre au savon, comme si cet arrêt soudain devant la glace, l'immobilité, le corps reflété, ses lignes, son grain, des traces de fatigue sur un corps mêlé au scénario des autres, aux demandes contre salaire, contre rançon, vous me prendriez beaucoup plus si je vous proposais de cette manière, il y a longtemps que vous faites ce métier? On se demande si la douche parviendra à épuiser l'odeur, la sueur figée sur son corps. Pourtant on sait bien que cette question, on se la pose chaque jeudi matin avant de se rendre au travail, je veux dire que d'une certaine manière, les bains, les douches ne peuvent rien contre l'histoire, contre ces noms dont vous vous affublez, que vous êtes la seule à connaître et qui, comme tous les noms, ne sauraient convenir.

Né à Sherbrooke en 1948, Bertrand Bergeron enseigne la littérature et la linguistique au Collège de Thetford. Il publie des nouvelles depuis 1979 dans la *NBJ* et dans *Imagine*... En 1984, son recueil *Parcours improbables* a été retenu parmi les trois manuscrits finalistes pour le prix Adrienne-Choquette et est paru aux éditions L'instant même. Enfin, «Le regard différé», texte retenu dans le cadre du Concours de nouvelles de Radio-Canada, a été diffusé le premier janvier 1986.